

PIERRE JOURDE

LE MARÉCHAL
ABSOLU

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- CARNETS D'UN VOYAGEUR ZOULOU DANS LES BANLIEUES EN FEU, 2007.
LE TIBET SANS PEINE, 2008. Prix du livre de montagne.
PARADIS NOIRS, 2009.

Chez d'autres éditeurs

- GÉOGRAPHIES IMAGINAIRES, Corti, 1991.
HUYSMANS : À REBOURS, L'IDENTITÉ IMPOSSIBLE, Champion, 1991.
L'ALCOOL DU SILENCE, Champion, 1994.
BOUTS DE MONDE, Le Quai, illustrations de Barrie Hastings, 1995.
L'OPÉRETTE MÉTAPHYSIQUE D'ALEXANDRE VIALATTE, Champion, 1996.
CARNAGE DE CLOWNS, L'Harmattan, 1999.
EMPAILLER LE TORÉADOR, Corti, 1999.
DANS MON CHIEN, Parc, 2002.
LA LITTÉRATURE SANS ESTOMAC, L'Esprit des péninsules, 2002. Prix de la critique de l'Académie française.
PETIT DÉJEUNER CHEZ TYRANNIE, avec Éric Naulleau, La Fosse aux ours, 2003.
PAYS PERDU, L'Esprit des péninsules, 2003. Prix Générations.
HAÏKUS TOUT FOUTUS, illustrations de Kristian Desailly, Voix d'encre, 2004.
VISAGES DU DOUBLE, avec Paolo Tortonese, Armand Colin, 2005.
LITTÉRATURE ET AUTHENTICITÉ, L'Esprit des péninsules, 2005.
FESTINS SECRETS, L'Esprit des péninsules, 2005. Prix Thyde Monnier de la SGDL, prix Renaudot des lycéens, prix Valéry Larbaud.
L'ŒUVRE DU PROPRIÉTAIRE, L'Archange minotaure, 2006.
PETITS CHAPERONS DANS LE ROUGE, travaux d'ateliers d'écriture à l'université Stendhal, L'Archange minotaure, 2006.
L'HEURE ET L'OMBRE, L'Esprit des péninsules, 2006. Prix Folies d'encre, prix Mille pages.
PORTRAITS DES MOUCHES, L'Archange minotaure, 2007.
UNIVERSITÉ : LA GRANDE ILLUSION, L'Esprit des péninsules, 2007.
LA QUADRATURE DU SEXE (photographies d'Henri Maccheroni), Voix d'encre, 2009.

Suite des œuvres de Pierre Jourde en fin de volume

LE MARÉCHAL ABSOLU

PIERRE JOURDE

LE MARÉCHAL
ABSOLU

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard*, 2012.

Extrait de la publication

Pour Hélène, ce livre, et le reste.

En Trans-Mésopotamie Grande-Veniastre, les Euzkadistes du commandant Baluteau sont heureusement venus à bout des Urluburlistes du commandant Zarus.

VALÈRE NOVARINA, *L'Origine rouge*

J'ai à te parler de meurtres, de viols, de massacres, d'actes de ténèbres, de forfaits abominables, de complots, de perfidies, de trahisons, de crimes, lamentables à entendre, impitoyablement exécutés.

SHAKESPEARE, *Titus Andronicus*

Il faut comprendre : Adnan était comme mon frère, mais il devait mourir.

SADDAM HUSSEIN ABD AL-MAJID AL-TIKRITI

Pues el atentado e invasion traicionera que en sana paz se ha hecho en Candelaria y que solamente tuvi suceso por la iniquidad del que alli estaba de jefe, no debe quedar sin satisfaccion.

JOSÉ GASPAR DE FRANCIA,
Cartas y decretos del dictador Francia

On disait aussi qu'il avait le pouvoir de se changer en femme à volonté.

LAWRENCE DURRELL, *Le Quatuor d'Alexandrie*

Dieu meut le joueur et le joueur la pièce.
Quel dieu, derrière Dieu, commence cette trame
De poussière et de temps, de rêves et de larmes ?

J. L. BORGES, « Le jeu d'échecs »

PREMIÈRE PARTIE

Un peu avant la fin

CHAPITRE I

*Où le Maréchal, assiégé dans sa capitale par les rebelles,
se lamente auprès de son fidèle secrétaire
et lui demande une idée*

Allons, parle, Manfred-Célestin, vieille pacotille, dis quelque chose, n'importe quoi, tu es plus disert d'habitude. Qu'est-ce qui t'arrive ? Ah ça, pourtant, d'habitude, on peut dire que tu m'en racontes ! Tu la trembles sans t'arrêter, ta plainte sempiternelle. Robinet à bout de course, mais qui s'obstine à crachoter jour et nuit son filet brunâtre, au prix de force convulsions. Tu es mon secrétaire particulier, à ce qu'il paraît. Ça, pour ce qui est de sécréter, tu sécrètes. Tu sécrètes particulièrement. C'est même ta principale activité dans l'existence. Je n'aurais jamais imaginé que tant de litres d'humeurs diverses puissent sortir d'un organisme si chichement abreuvé. Toujours à tremper un mouchoir. Je devrais te nommer baron des glaires et général des morves. Regarde-toi, navrant vestige : tu vas te tuer au bavardage, te démantibuler dans le potin. Articuler une syllabe te mobilise les muscles du fond et les os de derrière les fagots, une phrase exige de toi des déhanchements, des grimaces, des expectorations et des envols de redingote, mais n'importe, tu continues, tu t'escrimes. Tu en baves sur ton plastron, je ne sais plus où me fourrer pour éviter que tes postillons ne me détremperent l'uniforme. Et puis tout à coup, on ne sait pas pourquoi, la machine à dégoiser affiche zéro. Bouche cousue, plus de jus de mots à extraire de ta viande desséchée.

Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup de substance dans tes harangues. Franchement, depuis quelque temps, il y a à prendre

et à laisser. Tu as été un bon conseiller, tu savais tout, te souvenais de tout, les noms, les dates, un vrai fichier à pattes et à poils dans le nez. À présent tu ramollis sévère, c'est vrai, l'alzheimer te travaille les lobes, on ne démêle plus le vrai du faux, le réel de l'imaginaire, tu finirais par m'embrouiller. Mais les noms, les chiffres, tu peux encore en déballer la liste à tout instant, c'est gravé. Tu m'es précieux pour ça.

Parle-moi, s'il te plaît, vas-y, dis-moi n'importe quoi. Je n'ai plus confiance qu'en toi. Et puis ça me fait des vacances. Lorsque tu ne l'ouvres pas, c'est moi qui tiens le crachoir, parfois je me fatigue moi-même. Mes généraux et mes ministres m'écoutent avec respect, tout en maculant discrètement leurs caleçons sous l'effet de la terreur, mais ils ne me disent rien, ou ce qu'ils croient que j'ai envie d'entendre.

Allez, encore une fois, fais-moi le dénombrement de mon empire. Nomme mes provinces, recompte les populations, passe en revue les unités de l'armée, les noms et la biographie de leurs chefs. Redis-le-me-le, j'aime ça, ça me berce, les milliers de ceci et les millions de cela. C'est ça, vois-tu, la jouissance de posséder : se redire les chiffres, nommer ce qui est à soi, passer la main sur les cartes qui relèvent les frontières et délimitent les territoires. Tu ne peux pas savoir, cher déchet, lorsque j'ai eu le pouvoir en main, le plaisir que j'ai éprouvé à redécouper la carte administrative du pays, à distribuer des postes, des gouvernements militaires et des régiments.

Nom de Dieu, mais fais-moi donc mousser cette crème, inopérante engeance, à croire que tu ne remues pas ce blaireau tous les jours depuis bientôt vingt ans, que tu ne l'as jamais vu, que tu le découvres ce matin ! Tu le retournes dans tes paluches tavelées comme un chimpanzé qui a trouvé une calculette. Après ça, tu vas encore manquer m'égorger avec ton coupe-chou. Plus ça va, plus tu sucres les fraises. Quand je sors d'entre tes pognes, on dirait que je viens d'échapper à un attentat.

Non, tais-toi, arrête les frais. Tu m'entretiens dans mes illusions. Qu'est-ce que tu crois ? Je sais parfaitement que tout ça

n'existe plus, ou presque plus. Parfois, je me pose des questions, Manfred-Célestin, ma bonne haridelle. Est-ce que sous tes airs ahuris tu ne serais pas un malin ? Hein ? Est-ce qu'au fond ton travail ne consisterait pas à me bourrer le mou, à me faire tourner en bourrique, en prenant des airs d'idiot du village ?

Allons, remets-toi, tu es tout pâle, on dirait que tu vas nous faire ton infarctus des quatre-vingt-quinze ans. Je plaisantais, Manfred-Célestin, ou Georges, c'est tout comme, je sais bien qu'il n'y a pas plus fidèle, pas plus bonne pâte que toi. Tu trembles comme de la gelée anglaise, j'ai peur que tu me coupes encore. Le mois dernier, tu as failli me trancher un lobe, je me demande par quelle aberration je continue à t'employer. L'habitude. Et puis vois-tu, au fond, je suis un débonnaire. Je répugne à me séparer d'un vieux serviteur, même s'il a dépassé la date de péremption.

Oui, le Maréchal, président à vie de la république d'Hyrkasie, est assiégé par la rébellion, cerné, coincé dans sa demi-capitale engorgée, sur son bout de presqu'île, un détail infime sur les cartes, petit appendice que l'énorme corps difforme du pays avance dans la mer, mais il représente, malgré tout, le gouvernement légitime. Et il les emmerde, tous. La guerre et les trahisons ne sont pas parvenues à l'en extirper. Cette pointe infectée dans la chair des rebelles suffira à les empoisonner. La lourde pogne de Sa Justice s'abattra sur eux, qui grouillent sur ses territoires comme de la vermine sur Son Corps.

Je n'ai peut-être plus d'empire réel, mais, sache-le, mon empire imaginaire est encore entier. Tant que je tiens mon bout de capitale, je suis encore le maître. Je nomme des juges, des gouverneurs et des commandants militaires pour des fonctions mortes et des territoires que je ne contrôle plus, mais je suis toujours ce pays, il habite en moi, ses fleuves traversent mes membres, ses forêts poussent dans mon ventre, tous le savent, même ceux qui en ce moment m'assiègent dans ma ville. Tant que je vivrai, fût-ce en exil, à dix mille kilomètres, sous un faux nom, nanti d'un faux nez, poursuivi par des centaines de sicaires, je serai encore le

Maréchal, et chaque rebelle, chacun des deux cent trente-sept mille huit cent cinquante-quatre insurgés tremblera, se lèvera la nuit en poussant des cris d'effroi, tiré du sommeil par la térébrante pensée de mon existence.

D'ailleurs, mon rebut joli, ils ont beau me vouer aux gémonies (tu sais ce que c'est, toi, des gémonies ? ça fait mal ?), je continue à régner sur leur imagination, ils ne peuvent pas se passer de moi. Il paraît, d'après Trivelin, qu'ils ont ouvert un musée de la Honte et des Horreurs avec ce qu'ils ont pu ramasser ici et là dans les casernes de la Garde verte ou les bureaux des Services, ou bien en ouvrant des charniers, en pillant les dossiers de la police. Les touristes viennent y défiler en masse. J'y figure en photos, en caricatures, en films. On peut même acheter des poupées monstrueuses à mon effigie. Trivelin m'assure que c'est devenu un vrai fétichisme. Je suis à la mode. On me collectionne sous toutes les formes, on se délecte des récits de mes abominations, je suis l'ogre et le loup dont ils ont besoin.

Bon, assez ri, il nous faut mettre les choses au point. Demain soir, conseil de guerre, ils y seront tous, les généraux, les Services spéciaux, la police, les ministres. Ils attendent une décision, je l'ai annoncée, j'ai fait miroiter la contre-offensive qui dispersera les armées des rebelles. Le plan secret.

En réalité, Manfred-Célestin, Raymond, Henri-Pierre, je n'ai rien sous la main. Il faudra encore que je fasse confiance à mon infinie capacité de baratin. Oui, ma vieille, c'est moi qui vais le leur bourrer, le mou. Il faudra qu'ils me croient, ou qu'ils fassent semblant de me croire. Je ne sais pas. Qu'est-ce qui les maintient encore ici ? La fidélité ? La bêtise ? La terreur ? L'illusion d'exercer encore un pouvoir, d'être des gens importants, avec des uniformes et des gardes du corps ? Un mélange de tout ça ?

Parfois, je crois simplement que la plupart ont perdu le sens de la réalité. L'habitude du pouvoir, l'obéissance, l'aplanissement des petits problèmes de la vie quotidienne les ont rendus semblables à des enfants : ils n'imaginent plus que la réalité puisse résister. Elle

a fini par prendre la malléabilité du rêve. Encore maintenant, ils ne parviennent pas à se convaincre que le désastre puisse être aussi complet. Tout reste possible, les choses peuvent toujours se métamorphoser comme par magie. C'est sur cette croyance que je compte, Manfred-Célestin. Nous avons à les maintenir dans leur jus d'irréalité, mon vieux ptérodactyle, notre survie en dépend. J'ai de plus en plus de mal à les faire se tenir tranquilles.

Écoute-moi, ruine, ouvre-moi les replis secrets de tes oreilles décomposées. Écoute-moi bien, je ne sais plus ce qui se passe. Je ne sais plus quoi penser. J'étais préparé à tout, j'avais tout calculé, mais pas ça, pas cet abandon mou, ce glissement dans la torpeur d'un château de Belle au bois dormant. Il faut qu'on se réveille, qu'on frappe un grand coup. Qu'est-ce que tu me proposes ? Bien entendu, aucun embryon d'idée ne se forme dans les replis racornis de ton cerveau. Comme conseiller privé, tu es franchement le boulet absolu, mon bon Mamadou.

Tu le vois, toi, l'avenir, ma vieille petite couille fripée ? Il t'arrivait souvent de vaticiner, naguère. Tu m'as l'air constipé de la prophétie, ces derniers temps. Allez, un effort, crache-la, ta Valda augurale. Qu'est-ce qui va se passer, hein ? Mes généraux vont capituler secrètement et me livrer aux rebelles ? Les puissances vont se décider à envoyer un cordon de troupes pour arrêter le massacre ? Palpitante incertitude. On annonce une offensive générale imminente des rebelles, un nouvel assaut dans l'isthme, mais combiné cette fois à un débarquement. Du moins c'est Trivelin qui aurait entendu dire qu'un informateur aurait su par un intermédiaire que des sources bien informées auraient laissé filtrer ça. On a ce genre de scoop tous les quinze jours.

Tu m'as coupé, imbécile, on dirait que tu ne peux pas faire deux choses à la fois, raser et écouter, penser et respirer, écrire et digérer. Tant pis, ce sera ma croix, jusqu'au dernier jour, car à qui d'autre pourrais-je me confier ?

Et les générations futures, comment me jugeront-elles ? J'aurais voulu être à jamais *ze dictateur*, le modèle, le paradigme. Que dans

quatre siècles les petits enfants chient de trouille à l'énoncé de mon nom abominable.

Je n'ai pas voulu être aimé. J'ai voulu être craint, jaloué, admiré. J'ai voulu étonner. Mais qu'est-ce qui va rester ? Quant au présent, Trivelin me dresse un inventaire exhaustif de ce qui se publie à l'étranger sur nous. Pour ce qui est du renseignement, ça n'est pas Gris, mais enfin il fait ce qu'il peut. J'ai dû faire avec ce que j'avais, des chefs de cabinet, de vieux capitaines rancis sur les dossiers.

On glose sans fin, on parle de crépuscule sanglant, de folie meurtrière. Les journaux aiment bien le sentencieux grand-guignolesque. Personne ne sait ce qui se passe vraiment. Même moi, je ne suis plus tout à fait sûr de savoir, moi qui mettais ma fierté à tout contrôler. Et pourtant, hein, tu es témoin, mon boulot de despote, j'y mets du cœur, je fais tout comme on m'a appris, plus tyrannique tu meurs, mais avec les formes, avec le charisme, je te prie de le noter.

Donc récapitulons, tentons de faire le décompte de nos forces, une dernière fois, avant de lancer l'ultime offensive, le dernier coup de dés. Parce que, n'hésitons pas à revenir sur ce qui fâche, il a splendidement échoué, le joli coup si bien préparé pour nettoyer le pays des rebelles. Ah il a l'air fin, le Guide suprême, l'Annapurna de la pensée, lui qui se voulait le Grand Manipulateur, le machiavélique en chef, berné comme un débutant. Et maintenant, démerdons-nous avec la casse.

Tu sais, vieux sac à radotage, depuis, même si je ne suis pas le principal responsable de tout ça, j'ai presque plus mal à l'orgueil qu'au pouvoir. Toutes les nuits je me repasse l'histoire du ratage, j'essaie de comprendre, de déjouer la manœuvre. Je me dis que dans un monde parallèle, le Maréchal les a eus, leurs carcasses pendent encore aux gibets. Après avoir joué la comédie de la grande réconciliation, le ministère d'union nationale, la fraternisation des ennemis d'hier, les rues en liesse and so on, il les avait sous la main, bien en vue. Il était le Père de la Patrie, plus popu-

laire qu'il ne l'avait jamais été, il n'avait plus qu'à les laisser merder tout seuls.

Ça n'a pas tardé. La situation était mûre, tout était prévu. Il suffisait d'aller les ramasser dans leurs ministères et leurs cantonnements. Jamais ils ne se remettraient de ce coup-là. Eh bien non. Rien n'a fonctionné comme prévu. Les parachutistes n'ont pas quitté leurs casernes, la Garde verte n'a pas bougé. Gris m'a trahi, il a organisé l'immobilisme. Non seulement c'est moi qui avais l'air d'un factieux, le comble, mais encore un factieux incapable. Tu te souviens ? Je ne sais pas s'il reste encore de la mémoire dans tes circuits, ô ruine épique. Tu te souviens ? J'ai bien cru que c'était cuit, cette fois-là. C'est de justesse que j'ai réussi à garder la capitale. Ils étaient partout, ils avaient déjà gagné, la capitulation du dictateur sanguinaire était une question d'heures. Et puis non !

Ah, ça n'a pas été facile. Mais je les ai sortis de la ville. On s'est étripés huit jours dans tous les coins de rue. Les Jeunesses maréchalistes ont bien gentiment fait le sacrifice de leurs tendres vies, et l'infanterie de marine, pour finir, nous a sauvé la mise. Bravo commandant Tarnenko. Moins une. Tu en grelottes encore de trouille, hein, mon capon ? Que cela ne t'empêche pas de tenir fermement la lame. Passe bien sous les oreilles, il restait des poils la dernière fois, je déteste avoir l'air négligé. Malheureusement on ne peut plus faire fouetter les domestiques, comme à Rome. Quoique.

Tout n'est pas perdu, il nous reste Ghor, tu vas me dire. Ah, celui-là, c'est ton héros, pas ? Dans la ménagerie de galonnés, il t'a toujours plu, son côté ascétique et taciturne, l'œil d'acier et le regard perdu, ça fait frétiller la midinette en toi, même ménopausée sous Maurice Chevalier. De lui, on peut tout attendre, même un miracle, le retour inespéré quand tout semble perdu. Qu'est-ce que tu m'en racontes, sur lui ! Un vrai roman, ouais, allez, vas-y, souffle dans ton biniou héroïque.

Mais oui, mais je la connais, je peux te la raconter par cœur. Il arrivera juste là où les autres ne l'attendent pas. Un jour, il sera sur leurs arrières. La route, les combats l'auront amaigri, bien

sûr. La barbe aura mangé les joues creuses, la poussière engluera les roues des chars et les capotes. Tous, ils seront couleur cendre, à peine si on les distinguera de la poussière des routes et du sol. Mais de près, on verra l'éclat coupant de leurs yeux et de leurs armes. Il leur tombera dessus, il les dispersera comme blattes.

Seulement je t'avoue, ma vieille, que je commence à le trouver un peu long, Ghor. Qu'est-ce qu'il fout ? Ça fait des mois qu'il est parti, il devrait être là. Au conseil, lorsque j'évoque Ghor, le retour victorieux de la 1^{re} armée, je sens bien qu'on bâille discrètement, on n'y croit plus, le voilà devenu serpent de mer, Ghor, presque un mythe, l'armée légendaire, les morts-vivants censés revenir de l'oubli pour sauver le régime du Maréchal suprême. J'attends de voir leurs têtes quand l'armée de Ghor franchira la frontière et bousculera les rebelles. Seulement il faudrait qu'il ne traîne pas trop, Ghor, s'il ne veut pas s'appeler Grouchy.

Parfois, ma ligne secrète sonne. Normalement, je n'ai plus d'interlocuteur. J'entends une voix lointaine, mais je ne parviens pas à comprendre ce qu'elle raconte. Il y a des coupures, et puis ça raccroche. Tu penses que c'est lui, pas vrai ? Il doit y avoir une mauvaise réception d'où il appelle. Heureusement, il nous reste les pigeons. As-tu reçu un pigeon voyageur ce matin ? Non ? Ce sera pour demain. Tout de même, s'il est allé aussi loin que ses messages le disent, on devrait en savoir quelque chose, tu ne crois pas ? Le monde devrait retentir du bruit de ses exploits. Mais non, rien, le silence. Seulement, de temps à autre, ce crachotement inaudible dans mon téléphone.

Non, tu as raison, baderne, la désinformation, on cherche à nous démoraliser, à nous faire croire que Ghor n'existe plus, que son armée a été avalée par le désert, absorbée par les Araxiens. Ils sont très forts. Ils arriveraient à faire douter de la réalité. Heureusement que je t'ai, avec tes pigeons voyageurs. Toi et moi sommes les deux seuls à demeurer en contact avec la 1^{re} armée. C'est plus sûr. Ghor, c'était encore une idée de Gris, pour compléter l'arrestation du gouvernement d'union nationale et l'attaque des

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)



Le Maréchal absolu Pierre Jourde

Cette édition électronique du livre
Le Maréchal absolu de Pierre Jourde
a été réalisée le 25 juin 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136698 - Numéro d'édition : 239152).

Code Sodis : N51715 - ISBN : 9782072464454
Numéro d'édition : 239154.